

THEATRE

NANTERRE

AMANDIERS



LE CERCEAU

DU 6 NOVEMBRE AU 16 DECEMBRE 1990

LE CERCEAU

de Victor Slavkine

Texte français Simone Sentz-Michel

Spectacle des Ateliers Contemporains

Mise en scène Claude Régy

Décor Daniel Jeanneteau

Lumière Dominique Bruguière

Direction de la musique

Martine Viard

Son Philippe Cachia

Assistant à la mise en scène

Olivier Besson

La traduction de Simone Sentz-Michel
est publiée aux éditions Actes Sud-Papiers

Production : Nanterre-Amandiers,
Les Ateliers Contemporains, Le Cargo,
Festival d'Automne à Paris

avec par ordre d'entrée en scène :

Pétouchok Axel Bogousslavsky

Nadia Hélène Alexandridis

Vladimir Ivanovitch Marc Bodnar

Pacha Miloud Khetib

Lars Jean-Quentin Chatelain

Valioucha Yveline Ailhaud

Koka Michaël Lonsdale

et

Piano François Martin

Vocal Martine Viard

Intermède café-concert

Olivier Denizet

Didier Galas

Alain Hocine

Danse réglée par Alain Hocine

Régie générale Denis Jacquemin
Régie lumière Maryse Gautier
Régie son Bernard Jamond
Régie accessoires Emmanuel Lechat

Electricien Eric Argis
Machinistes Patrick Bonnereau, Jean-Louis Ramirez

Habilleuse Sylvie Hamelin

Décors réalisés par les
Ateliers de Nanterre-Amandiers

Chef constructeur Bruno Collet
Chef d'atelier Pascal Thué
Chef décoratrice Alwyne de Dardel

Peinture du portrait Alain Tchillinguirian

Costumes réalisés par les
Ateliers de Nanterre-Amandiers
sous la direction de
Marie-Lorraine Caure et Dany Danon

On pense à des hangars industriels vides, entrouverts.

Au dehors un souffle, des arbres sans doute. Dedans, le vide et le silence, des raies de lumière sur un plancher usé, une charpente métallique, des murs imbibés d'eau. Etrangement, on a peur d'y rencontrer quelqu'un, d'entendre un bruit. Des vibrations qui ne s'entendent pas, des voix peut-être, vivent dans ce paysage.

Sept êtres sont là, qui font un cercle de leurs paroles. Une fois dites, elles irradiant tout l'espace, tous les corps où se propage leur onde. Se tissent à chacune d'elles des relations intimes à l'instant, au passé, à l'Univers entier.

Après avoir monté *La fille adulte du jeune homme*, en 1979, l'équipe du spectacle ne se sépare pas. Elle se maintient autour du metteur en scène, Anatoli Vassiliev, et de Victor Slavkine l'auteur. Ils vivent ensemble, comme ils peuvent. Nostalgie de 68 par delà le rideau de fer. Passent les tensions, les amours, ils se racontent des histoires, ils perçoivent la vie du monde. Slavkine travaille ces éclats de banalité, c'est à dire de vies. Souvenirs, fragments de littérature, d'Histoire, se mêlent et vibrent ensemble. Cette matière affleure dans l'écriture, parfois à peine. Les ronds à la surface de l'eau, qui se rencontrent sans logique, viennent de ces forces enfouies. Cela forme un autre paysage, multiple, secret, perceptible.

La campagne, près de Moscou sans doute, début des années 80. Un vieillard d'avant la Révolution, une jeune femme, Nadia, fille de la nouvelle génération ; les autres ont la quarantaine, comme Slavkine. Des êtres seuls. Ils sont là pour un moment, pas longtemps. Ils rêvent de vivre là, et ensemble. Ils sont d'humeur presque badine, on peut du moins le croire.

Ils se meuvent dans un sentiment jamais explicite de troubles, passés dirait-on, mais sans qu'on en soit sûr. Il y a une proximité encore des guerres mondiales, de la Révolution d'Octobre, de toutes les révolutions même.

Dans la voiture, en venant, il a été question des peintres de l'école de Barbizon. On a peut-être évoqué alors l'auberge des Ganne, où les artistes se réunissaient, comme d'une communauté mythique. Elle s'était faite sans que personne n'y pense, sans programme ni espoirs. C'était sa force. On a peut-être rêvé de cette vie paisible auprès de la nature, celle-là même que la grande poésie russe exalte, juste avant 1917.

Le vieillard récite des vers d'Alexandre Blok, le visionnaire. Parvenu au sommet de la gloire, Blok exalta le temps d'une transe poétique, dans *Les douze*, la

Révolution soviétique naissante, comme l'avènement de sa Russie rêvée. Après Janvier 18 et *Les douze*, Blok se tait soudainement, il n'entend plus la musique des "autres mondes" qui le baignait, il ne voit plus rien. Il est comme consumé par son exaltation ultime. La Révolution au quotidien lui est douloureuse. La mort viendra vite. Il a à peine quarante ans. L'âge des personnes du *Cerceau*.

Nadia parle de la broche à l'effigie de son poète préféré, Essénine, qu'elle vient d'acheter au bureau de tabac pour un rouble quatre-vingt-dix-sept. Essénine, le poète maudit, adulé de la génération de l'âge d'argent. Il se pend, une nuit de Décembre 1925, entraînant avec lui une vague de suicides dans la jeunesse soviétique. Ce jeune homme, tourné vers son enfance inaccessible, a cru que la Révolution lui rendrait son Paradis perdu, qui sans doute n'avait jamais existé. Il chante l'élan révolutionnaire avec un lyrisme exalté. Mais cet enthousiasme incandescent n'a laissé derrière lui qu'un gouffre dévasté. A voir ce qui advenait de l'utopie, il s'est laissé lentement mourir, il s'est détruit, perdu dans une vie tapageuse, éperdue, jusqu'au seuil de la folie. S'il avait vécu, il aurait l'âge du vieillard. Alors que Blok cesse d'écrire dès 1918, Essénine essaie encore, mais ses vers ont perdu toute leur force. Il voudrait aimer encore, écrire encore, mais avec la fin des utopies, vient l'absolue solitude, l'essoufflement des forces de vie, de création.

Les personnages chantent une marquise pleine de dignité, guillotinée par les sans-culottes en 89. Ils évoquent le sauvage assassinat d'un tsar piteux et tyrannique : Paul 1^{er}. On parle de la bataille de Poltava gagnée par Pierre-le-Grand. Cela passe incidemment, entre la lecture de lettres d'amour, de lettres de rupture, une partie de cerceau volant, et un couplet grivois.

Sous chaque mot qui passe, à peine remarqué, des entailles saignent. Slavkine n'insiste jamais. Un homme parle de trous de béton à flanc de montagne, en pleine guerre, sous les hélicoptères et les avions, d'arbres devenus fous à force de gaz et d'explosions. C'est la guerre des gens solitaires. Une guerre rêvée, une vraie guerre. Jamais deux hommes ne se tiennent dans un même trou. Il n'y a sans doute pas la place. On ne trouve jamais non plus de traces de celui qui nous précéda, pas même un mégot de cigarette. Une solitude absolue, violente. Les arbres perdent leurs feuilles plusieurs fois par jour.

Près de la maison il y a un étang, où pointent des toits de voitures rouillées. Lieux dévastés, comme la campagne de la jeunesse d'Essénine et de Blok, par la Révolution ou par l'industrie de guerre, celle de l'acier pour l'armement.

Dans l'air, une poussière qui dessèche les gorges, sans qu'on sache pourquoi. On pense à Berlin détruit par la guerre, à la terre meurtrie. Mers asséchées, béton irradié, villes mortes, maisons vides, corps blessés.

On évoque des amours d'avant la Révolution, on parle de Stockholm, de la Chine antique, de voyages, d'un enfant à naître. On y croit - on n'y croit pas. C'est comme une gaieté mortelle.

A quarante-sept ans, Slavkine montre la quarantaine de ses personnages. Ils ne trouvent pas de paroles qui soient leurs. Slavkine ne leur en donne pas toujours. Il en emprunte à d'autres, d'autres auteurs, pour eux.

Les souffrances, les espoirs passés de l'Histoire, toujours déçus, ne les brisent pas. Ils ne sont pas désespérés, découragés, meurtris par les luttes, mais sans espérance. Un presque paisible désespoir. L'un est ingénieur, il aurait sans doute pu être écrivain. Il le pourrait encore, mais il sera peut-être un jour nommé ingénieur en chef. Il attend. Slavkine a été ingénieur pendant dix ans, puis journaliste en 67, dans une revue pour la jeunesse. Il écrit sa première grande pièce à quarante ans. Un autre n'est qu'un beau parleur. Il a abandonné ses études. Sa culture lui sert dans les conversations. Il trafique - comme Slavkine les textes qu'il cite - les anecdotes qu'il raconte. Pour vivre il capitonne des portes. Il vend, il achète. Il collectionne les oeuvres d'art.

Avec la chute des utopies, des mythes du progrès, avec la perte des origines, un cercle se révèle autour des êtres. C'est une bague en or ou en plastique, un cerceau qu'on cache. Cercles d'harmonie, mais d'éternel recommencement aussi. Alors vient le grand isolement des poètes et de chaque être, déjà perdu loin de soi-même : "Si quelque part sur une île déserte, on n'a personne chez qui aller, personne à qui parler, on reste assis, seul à sa table, et c'est normal, ça se comprend. Mais ici, où tu es né, où tu vis - Mais il se passera encore dix, vingt, trente ans, et où irons-nous ? Dans quelle maison ? Chez quels gens ? Qui nous recevra comme des frères ? Qui lavera nos blessures ? Qui apaisera notre âme en détresse ? Nous n'y avons jamais pensé." (V. Slavkine : *Le Cerceau*, 1982).

Claude Régy, Olivier Besson

NANTERRE-AMANDIERS

7, avenue Pablo Picasso 92022 Nanterre Cedex
Téléphone Administration : (1) 47 21 22 25 Location : (1) 47 21 18 81